Langues, discours et inter cultures
Volume 09 Numéro 02 Décembre 2025
ISSN : 2602-5558 ***EISSN : 2773-4390***

Cartographier le crime : les représentations de l'espace dans la BD *A Short Story. La véritable histoire du Dahlia Noir* de Florent Maudoux et Run.

Mapping crime: representations of space in the comic book A Short Story. The true story of the Black Dahlia by Florent Maudoux and Run.

Emmanuelle Laboureyras *
Doctorante, Université de Cergy (CYU), UMR 9022, Laboratoire Héritages
emmanuelle.laboureyras@univ-montp3.fr

Reçu le 08 /11/2025 Accepté le 26/11/2025 Publié le 31/11/2025

Résumé : *A Short Story, la véritable histoire du Dahlia Noir*, œuvre de Florent Maudoux et de Run, publiée aux Éditions Rue de Sèvres en 2022, se propose de retranscrire le parcours tragique de la jeune Elizabeth Short, victime malheureuse de ce célèbre *cold case* américain. Au sein de cette œuvre graphique, richement documentée, c'est à la victime que s'intéressent les bédéistes en retraçant sa funeste destinée. Ce fait divers, scrupuleusement ausculté dans le cadre d'une enquête au sein des archives judiciaires est ici transposé au prisme d'un genre spécifique : la bande-dessinée. Dans cet article, nous exposons la façon dont la nature et les paysages opèrent dans *A Short Story*. Nous montrons dans un premier temps comment l'espace naturel favorise l'élaboration du portrait d'Elizabeth, dans la narration graphique. Ensuite nous illustrons la façon dont cette bande-dessinée, par le biais d'une cartographie de ce parcours singulier et le déploiement du motif de l'errance, développe une véritable esthétique de la solitude. Cette étude permet de montrer, par le biais de cette réappropriation graphique d'un crime tristement célèbre, que la nature constitue le moteur narratif autour duquel se tisse l'intrigue, afin de développer l'enquête criminelle et d'accentuer la théâtralisation du crime.

Mots-clés : crime, BD, portrait, nature, enquête.

** Auteure correspondante*

Abstract: A Short Story, the true story of the Black Dahlia, written by Florent Maudoux and Run, published by Éditions Rue de Sèvres in 2022, sets out to recount the tragic life of young Elizabeth Short, the unfortunate victim of this famous American cold case. In this richly documented graphic novel, the comic book artists focus on the victim, retracing her tragic fate. This news story, scrupulously examined as part of an investigation into the judicial archives, is retold here through the prism of a specific genre: the comic book. In this article, we examine how nature and landscapes operate in A Short Story. We begin by showing how the natural environment contributes to the development of Elizabeth's portrait in the graphic narrative. We then illustrate how this comic book, through its mapping of this unique journey and the use of the motif of wandering, develops a true aesthetic of solitude. This study demonstrates, through this graphic reappropriation of a notorious crime, that nature is the narrative engine around which the plot is woven, in order to develop the criminal investigation and accentuate the dramatisation of the crime.

Key words: crime, comic strip, picture, nature, investigation

---

INTRODUCTION

L'histoire du Dahlia Noir est un *cold case* bien connu du grand public : relayé par bon nombre d'articles journalistiques, cette affaire criminelle a fait l'objet de multiples récits et de réécritures, à l'instar du roman-éponyme de James Ellroy publié en 1992, de réalisations à l'image du film de Brian de Palma en 2006, ou encore de jeux vidéos (*L.A Noire,* 201). Digne d'une tragédie antique, cet effroyable fait divers a été à l'origine de nombreux discours tant médiatiques que littéraires : la jeune femme, découverte sur un terrain vague de Los Angeles, avait été sauvagement assassinée un jour d'hiver en 1947, sans que l'on n'eût réussi à identifier son meurtrier ni à décrypter le(s) motif(s) de ce crime.

Avec *A Short Story, la véritable histoire du Dahlia Noir*, bande-dessinée publiée le 31 août 2022 aux Éditions Rue de Sèvres, Run et Florent Maudoux choisissent quant à eux de retracer le parcours d'Elizabeth Short,

dans *"un style photo-réaliste*[1]" après avoir entrepris une enquête approfondie au sein des archives judiciaires et examiné les dossiers déclassifiés du FBI.
Dans le cadre de cet article, nous montrons comment la nature et les paysages opèrent dans cette bande-dessinée.
En premier lieu, nous illustrons la façon dont la Nature est mise au service de la portraitisation de la jeune victime, dans le cadre de ce récit biographique et intime. Ensuite, nous montrons combien une véritable esthétique de la solitude se développe en filigrane, par le biais de multiples *cut-up* reflétant le road-trip tragique d'Elizabeth Short.

1.La Nature au service de la portraitisation du Dahlia Noir.

A contrario des autres œuvres dédiées à cette sordide affaire criminelle, les auteurs ont choisi de se focaliser sur la victime : Elizabeth Short. L'œuvre retrace ainsi le parcours de cette jeune américaine retrouvée morte le 15 janvier 1947 à Los Angeles.

Également surnommée le "Dahlia noir", en écho au film *Blue Dahlia* de Georges Marshall sorti dans les salles un an avant son assassinat, la jeune femme devait probablement son sobriquet à sa généreuse silhouette et ses cheveux d'encre. Arborant de larges chapeaux et de noirs froufrous, la sulfureuse jeune femme au teint diaphane avait ainsi le don de retenir l'attention de tous ceux qui croisaient son chemin, pour le meilleur et pour le pire. Elizabeth était ainsi l'incarnation du voluptueux dahlia, belle plante mexicaine aux lignes ornées de doubles pétales, dont le langage floral signifiait pourtant l'avertissement.

[1]Article : Arnold Petit, « *A Short Story : La véritable histoire du Dahlia Noir - critique au nom de la rose »,* 11 septembre 2022, site *ecranlarge.com*,
URL : https://www.ecranlarge.com/livre-bd/critique/1447224-a-short-story-la-veritable-histoire-du-dahlia-noir-critique-au-nom-de-la-rose

1-1 Une enfance dorée.

A Short-Story s'attache donc à recomposer la trajectoire de vie de la victime, s'intéressant en premier lieu à son passé. Un croquis d'Elizabeth représente la jeune femme posant à l'instar d'une véritable pin-up sur la première double-page de la BD, s'apprêtant à partir à l'aventure, impeccablement coiffée et vêtue d'un élégant tailleur mauve. Un autre cliché en noir et blanc illustre la jeune fille en compagnie de l'une de ses amies, Marge Dyer, au bord d'une plage de Miami. Les vignettes, positionnées en colonnes, permettent de se représenter la jeunesse d'Elizabeth au sein d'un espace paisible. D'emblée, l'œuvre associe Beth à la Nature, en précisant que c'est à Medford, que la jeune femme a grandi, « *sise sur les berges tranquilles de la Mystic River*[2] ». Mais en octobre 1929, le krach boursier du Jeudi Noir conduit son père à quitter sa famille, après avoir maquillé sa disparition en suicide, laissant brutalement ses proches dans une situation dramatique.

1-2 L'adolescence du Dahlia.

L'œuvre dépeint également l'adolescence singulière de la jeune femme, par le biais d'un agencement texte/image calqué sur des mises en pages de journaux et de magazines. Sur deux colonnes dialoguent ainsi des photos d'identité issues d'archives judiciaires, des croquis glamours d'Elizabeth, des portraits stylisés de ses amants et de long paragraphes agrémentés de titres dont la calligraphie fait implicitement référence à de célèbres sites américains : Camp Cooke, Santa Barbara, Miami Beach[3]…

La bande-dessinée tend ainsi à retranscrire les étapes-clés de la vie de la jeune femme : on y apprend qu'à l'âge de dix-huit ans, Elizabeth rejoint

[2] Florent Maudoux, Guillaume Renart, *Short Story, La véritable histoire du Dahlia Noir*, Label 619, Rue de Sèvres, 31 août 2022, p. 2.
[3] *Ibid*, p 4-5.

son père en Californie, à Vallejo sur la Côte Ouest. Une photographie en noir et blanc permet d'imaginer la petite ville portuaire, où Elizabeth trouve alors du travail. Cependant, son père l'abandonne pour la seconde fois et la jeune fille se retrouve à nouveau isolée :

> *Les eaux du Pacifique lui renvoient l'image d'une jeune femme, belle, au charme Nouvelle-Angleterre, au regard magnétique, aux cheveux de jais et au teint albâtre : ces atouts seront ses armes. Devant elle, les rayons du soleil se perdent dans la mer et font miroiter les reflets aveuglants du rêve californien.*[4]

Le style poétique qui émane des textes, permet de rendre plus sensible encore la trajectoire tragique de la jeune femme, à qui la Nature semble avoir tout donné, à l'exception de l'amour de son père*, l'American Dream* devenant peu à peu sa seule raison d'être. Le récit de la difficile entrée de la jeune femme dans le monde adulte se matérialise dans l'espace de la bande-dessinée, au travers d'une mise en page surfant sur le modèle de l'article de presse, autorisant ainsi la porosité entre fait divers et fiction. L'histoire du Dahlia Noir, par l'effroi qu'elle suscite, par le décalage produit entre une situation ordinaire, celle d'une jeune femme simplement désireuse de faire carrière à Hollywood et le mythe généré par son terrible assassinat, semble en effet dépasser la réalité, faisant de la personne d'Elizabeth Short, une héroïne digne d'un film hollywoodien. En se rapprochant des procédés journalistiques, dans une savante alliance de textes agencés en colonnes et d'images, le processus narratif de la bande-dessinée qui choisit d'accorder une large place au texte durant les douze premières pages, permet notamment de mettre en perspective la difficile ascension de la jeune femme et d'interroger, par là-même, les frontières entre le réel et l'imaginaire, entre fait

[4] *Ibid,* p 4.

divers et fiction. Cette scénarisation qui réserve le récit des derniers jours de la victime à la narration imagée, condense ainsi le passé de la jeune femme en un espace circonscrit, renforçant ainsi le pouvoir de l'image. Cette stratégie permet de générer une réflexion sur la création d'un récit de vie au prisme de la bande-dessinée, celle-ci proposant une manière alternative aux autres formes littéraires de raconter ce fait divers.

Le focus opéré sur l'âge adulte d'Elizabeth offre l'occasion aux auteurs de mettre en lumière le pouvoir de séduction que la jeune femme exerçait sur les hommes, soulignant le désir brûlant de liberté qui l'animait. Or, la libération féminine restait, dans les années cinquante, toute relative, la société tendant à mettre rapidement à son banc celles qui tentaient de dépasser leur condition. Elizabeth s'y brûle ainsi les ailes. Employée à Camp Cook, une base militaire « *au bord du Pacifique*[5] », elle se fait tatouer une « *rose d'encre* » sur *« la cuisse gauche* » au dermographe, symbole de son indépendance. Elizabeth se sent libre. Elle est au centre de l'attention des marins et s'épanouit « *comme une rose qui éclot à la belle saison* ». Son charme naturel suscite le désir : les hommes se pressent auprès d'elle, ensorcelés par « *son physique envoûtant et sa gentillesse* ».

La bande-dessinée dresse ainsi le portrait de la sulfureuse jeune femme qui, par miracle, échappe à un viol. La jeune femme papillonne, danse le swing dans les bars de Santa Barbara, et finit par se faire arrêter pour « *délit de consommation d'alcool* », alors qu'elle n'a pas encore atteint l'âge légal de vingt-et-un ans. Renvoyée auprès de sa famille à Medford, la fleur noire commence à décliner, ne sachant plus où prendre racine.

1.3. L'espace naturel, lieu de quiétude au cœur d'une destinée tragique.

[5] *Ibid,* p. 4.

Les auteurs-scénaristes ont choisi, dans le cadre de cette œuvre, de représenter la chute du Dahlia Noir, incapable de résister au pouvoir d'attraction de la ville. Qu'il s'agisse en effet de Chicago, d'Indianapolis, de Los Angeles ou encore d'Hollywood, les rêves de gloire de la jeune femme s'effondrent, les uns après les autres. La ville américaine est ainsi représentée comme un espace dangereux, voire monstrueux, comme le révèlent les affaires criminelles qui font frissonner Chicago en 1946 :

> *Le 26 juin, la ville retient son souffle quand la police interpelle le tueur présumé de la petite Suzanne Degnan, et de deux autres femmes. Il s'agit de William George Heirens, âgé de dix-sept ans et qu'on surnomme le Lipstick Killer à cause d'un message laissé au rouge à lèvres sur une scène de crime*[6].

A contrario, c'est au cœur d'espaces naturels ou de petites villes paisibles qu'Elizabeth semble trouver une certaine sérénité au cours de son parcours chaotique : « *sous le soleil de Floride, la vie sourit de nouveau à Elizabeth Short* ». Il en va de même de la lumineuse Miami :

> *Fin 1943, Elizabeth vit au 220, 21th Street, à Miami Beach. Enchâssée comme un joyau entre la baie de Biscayne, à l'ouest, et l'océan Atlantique, à l'est, la ville est la destination balnéaire de premier plan de nombreux vacanciers. Les pieds dans le sable, le dos contre Ocean Drive, fleuron de l'Art Déco, Elizabeth contemple la mer, sa vieille confidente, dont les reflets argentés baignent sa peau diaphane et se perdent dans ses cheveux noirs*[7].

Dans cette œuvre, la mer est toujours associée au bien-être et à la sérénité lorsque la jeune femme se trouve auprès d'elle, l'espace naturel se montrant protecteur et rassurant. C'est également à Long Beach que la jeune femme découvre une atmosphère paisible, en attendant son amant Fickling :

[6] *Ibid*, p. 7.
[7] *Ibid*, p. 5.

> *Elizabeth flâne le long de la plage, le regard perdu dans les vagues. Elle raconte aux passants qu'elle va se marier avec un officier de l'Armée de l'Air et rêvasse en marchant sur la promenade du Rainbow Pier, qui semble défier la mer.*[8]

Plus largement, la bande-dessinée retrace la trajectoire de vie d'Elizabeth Short en travaillant la dichotomie Ville/Nature afin de mettre celle-ci en perspective. Les paysages naturels apparaissent comme des espaces salutaires, entre les villes mortifères que Beth fréquente assidûment. Associés au rêve ou tout du moins à un temps de plénitude, la jeune femme entend en effet « *profiter de l'air de l'océan*[9] » à l'occasion d'escapades avec ses amants. Les couleurs des *landscapes*[10] sont celles de cartes postales aux couleurs chatoyantes, symboles de quiétude. Mais pour Beth, la sérénité n'est réellement possible qu'à de rares moments : le trajet en voiture que lui propose son amant fait figure d'échappée belle, hors de la ville, hors du temps, mais ce qui aurait dû faire figure de pause régénératrice pour la jeune femme, est cependant rendu amer par l'inquiétude intérieure qui ronge Elizabeth. A plusieurs reprises, son amant tente de comprendre ce qu'elle dissimule, mais sans succès comme on le lit dans ces phylactères :

-Tu as l'air stressée Beth.
-Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
-Tes ongles sont rongés jusqu'au sang.
-Qu'est-ce qui te met dans cet état ?
-Non, c'est moi. Je… Ça va aller.

La Nature, peu à peu étouffée par la prééminence de la ville dans le parcours de Beth, ne parvient pas à freiner la chute de la jeune femme. Le rapport

[8] *Ibid*, p. 8.
[9] *Ibid*, p. 44.
[10] *Ibid*, pp. 45-46.

oxymorique Ville/Nature permet ainsi de théâtraliser la chute de l'héroïne. La prégnance de la ville dans *A Short Story* symbolise ainsi le sentiment d'oppression qu'Elizabeth ressent en permanence. Cette atmosphère « polar » qui se développe dans la bande-dessinée, permet de mettre en lumière l'étau qui se resserre sur la victime, prise au piège par ses propres rêves de gloire.

2. *A Short-Story,* une esthétique de la solitude au prisme de la BD polar.

2.1. Le *cut-up* au service du *road-trip* : cartographie d'une destinée solitaire.

A Short Story s'appuie sur travail très documenté, articulé autour de la vie du Black Dahlia. Les auteurs ont en effet puisé dans les archives judiciaires afin d'entreprendre cette longue reconstruction biographique, en s'intéressant essentiellement à la victime. Aussi, c'est par le biais d'une recomposition graphique et historique que le lecteur est amené à suivre la trajectoire tragique de la jeune femme. La technique du *cut-up,* avec l'insertion et le collage de coupures de presse, de télégrammes ou encore de publicités racontent ainsi en filigrane toute la vie américaine d'après-guerre. Comme le souligne Thierry Groensteen :

> *Les thèmes narratifs par excellence (le voyage, l'enquête, le déguisement, la métamorphose) dont la bande-dessinée traditionnelle usait et abusait, s'ils n'ont pas été abandonnés, ont été du moins relativisés par la conquête de nouveaux espaces du récit : plus littéraires, plus immobiles, plus poétiques, plus sensuels et plus introspectifs*[11].

[11]Thierry Groenteen, *Système de la bande-dessinée*, Formes Sémiotiques, PUF, 1999, p. 193.

Au-delà du récit de la vie d'Elizabeth, c'est une fresque de la société des années quarante qui se déploie, par le biais de vignettes, cartes postales, photographies, croquis ou encore dessins stylisés. Le road-trip qui ramène régulièrement Elizabeth à la case départ, à Medford, est illustré par ces va-et-vient constants entre les différents lieux fréquentés par la jeune femme, dans une dynamique exploratoire et narrative. La reconstitution opérée par les auteurs permet ainsi au lecteur de se représenter le parcours chaotique de la jeune femme, qui, à trop fréquenter les villes américaines, finit par s'y brûler les ailes.

L'espace occupe donc une fonction narrative dans cette œuvre où textes et images entretiennent un dialogue constant, au profit d'un récit qui se veut au plus près du réel. La BD polar pense ici l'espace comme un élément structurant : par le biais de cette stratégie, l'acmé des derniers jours de la jeune femme est rendu sensible. Par conséquent, l'espace naturel est systématiquement valorisé dans cette bande-dessinée afin de retarder le passage à l'acte : le *momemtum.* Les espaces balnéaires, les paysages naturels font partie partie intégrante du road-trip au cours duquel Elizabeth Short finit par se perdre, égarée entre réalité (sa situation dramatique) et fiction (ses rêves) car, comme l'illustre Thierry Groensteen : « *la bande-dessinée a cette capacité unique de pouvoir illustrer avec la même force de conviction "le réel" et l'imaginé*[12] ».

2-2 Thématisation de la Quête

A Short Story reflète la quête impossible d'Elizabeth Short : la réussite à Hollywood. Ses rêves d'actrice nourrissent son itinéraire, de Medford à Camp Cook, d'Hollywood à San Diego, de San Diego à Los Angeles. Dominée par son désir absolu de faire carrière, l'œuvre représente une jeune femme qui court après ses rêves, au risque de se retrouver

[12] *Ibid,* p. 145.

totalement démunie. L'*Amercian Dream* de l'héroïne se matérialise ainsi dans les cadres idylliques, à l'instar des grands hôtels dans lesquels la jeune femme descend, en galante compagnie : à Los Angeles, le Biltmore Hotel s'élève ainsi dans un espace exotique au cœur d'un jardin grandiose, planté de gigantesques palmiers et orné de fontaines cristallines[13]. La Villa Hansen[14] à Hollywood, se niche au creux des collines, dans un cadre luxuriant. A Camarillo, les paysages côtiers se déploient à l'envie, au sein d'une nature accueillante. Les vignettes en mode panoramique occupent ainsi les doubles pages 44 et 45, reflétant la liberté volée dont Elizabeth profite quelques heures, à l'occasion de cette échappée.

La BD illustre aussi l'autre quête impossible d'Elizabeth Short : celle de l'amour filial. Fragilisée par l'abandon du père, la jeune femme s'inscrit dans une recherche constante d'une famille de substitution : se sentant humiliée par ses échecs successifs, n'osant revenir tête haute à Medford chez sa mère, Beth goûte enfin une certaine sérénité chez Dorothy dont la famille l'accueille chaleureusement. C'est dans un quartier résidentiel de l'US Navy que la jeune femme trouve ainsi du réconfort, au cœur d'une petite ville plantée au beau milieu d'un décor naturel, donnant raison aux mots de Gaston Bachelard : « *devant un monde tranquille, dans la plaine pacifiante, l'homme peut connaître le calme et le repos* [15]».

Ce lieu de villégiature fait office de cocon, auprès d'une famille protectrice : la Nature offre ainsi un cadre propice à la quiétude, au repli sur soi et à l'écriture. L'espace naturel et protecteur permet à la jeune femme de s'épancher dans d'innombrables lettres et de s'inventer de nouvelles vies.

[13] Run et Florent Maudoux, *A Short Story, la véritable histoire du Dahlia Noir,* Editions Rue de Sèvres, p. 11.
[14] *Ibid*, p. 36.
[15] Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Collection Bibliothèque de philosophie contemporaine, Les Presses universitaires de France, 3e édition, Paris, 1961, p.233.

2-3 Un parcours labyrinthique.

A Short Story met ainsi en scène le parcours tortueux, labyrinthique, d'Elizabeth Short, animée d'une flamme inextinguible : faire carrière à Hollywood, malgré les méandres de son destin, malgré les coups et menaces. On la voit couverte de bleus, peu de temps après la fameuse semaine manquante. Les mauvaises rencontres rythment sa vie, malgré quelques moments d'épiphanie. C'est donc dans un parcours labyrinthique que la jeune femme s'inscrit, se heurtant aux échecs, toujours un peu plus cuisants. Lorsque son amie Dorothy lui pose des questions, elle n'a d'autre réponse que celle-ci:

> *"Je suis allée à Los Angeles pour devenir actrice… Mais c'est une ville très dure. C'est très difficile de s'y faire des contacts. Je n'ai plus rien, je n'ai plus d'argent, plus d'endroit où aller et j'ai un petit ami très violent, là-bas, qui me terrorise. Alors je suis venue ici, en espérant trouver plus facilement quelque chose".*

Ses espoirs lui permettent cependant de repartir. Après avoir erré de ville en ville, la jeune femme parvient le 15 janvier 1947 au terme de son parcours. Mais tout au fond de ce labyrinthe, c'est un monstre qu'Elizabeth découvre. Le Minotaure guettait sa proie dans l'ombre. Et dans cette sombre affaire, il n'y eut pas de Thésée pour la sauver : Elizabeth était seule.

La bande-dessinée reflète en effet l'errance de la jeune femme. Malgré la soixantaine de personnes que la jeune femme aurait fréquentées peu avant sa mort, l'œuvre rappelle combien elle était isolée. Dans la mort, Elizabeth rejoint symboliquement la Nature, abandonnée sur un terrain vague. De façon métaphorique, les dernières vignettes illustrent la fragilité du Dahlia, fleur noire arrachée à la vie, dont le sourire naturel s'est mué en un

terrible sourire de Glasgow. Les dernières cases exposent, par ce crime singulier, l'impossibilité pour les jeunes femmes de s'épanouir dans un monde dominé par les hommes, la violence et la criminalité. La théâtralisation de ce destin tragique est ainsi opérée par des plans rapprochés, voire de gros plans saisissants, à l'image de celui qui clôt l'œuvre, permettant de mettre en perspective l'effroi absolu provoqué par la mise en scène de cette mort. Comme le souligne Benoôt Peteers :*" le tableau arrête le mouvement, ou plutôt, il est à la recherche de l'instant où il peut le suspendre sans le figer*[16]". C'est cet ultime portrait du Dahlia Noir dont le sourire éternel s'étire à n'en plus finir, qui reste et hante l'imaginaire à l'issue de la bande-dessinée qui ne peut bien sûr clore l'histoire de ce *cold case*.

2.4. Une scénarisation en triptyque pour théâtraliser le destin tragique et singulier du Dahlia

La scénarisation de *A Short Story* repose sur un triptyque *"restituant l'ambiance à la fois sombre et glamour du Hollywood de l'époque et de l'Amérique d'après-guerre, entre ébullitions, espérances et désillusions*[17]*"*. En effet, le premier « opus » se concentre sur le passé de la jeune femme durant les dix premières pages. Le second opus se déploie ensuite de la page 11 à la page 83. Là, les planches, plus descriptives, représentent les différentes rencontres de la jeune femme et capturent les derniers lieux fréquentés par celle-ci. Le dernier opus se déploie quant à lui au travers de clichés ou de dessins en noir et blanc, qui retracent la découverte du cadavre, accompagnés de textes rédigés en police *Courrier News*, évoquant le retour

[16] Benoît Peteers, *Lire la bande-dessinée*, Champs Arts, 2010, p. 24.

[17] Article : Arnold Petit, « *A Short Story : La véritable histoire du Dahlia Noir - critique au nom de la rose* », 11 septembre 2022, publié sur le site *ecranlarge.com*, URL : https://www.ecranlarge.com/livre-bd/critique/1447224-a-short-story-la-veritable-histoire-du-dahlia-noir-critique-au-nom-de-la-rose

de la réalité au sein de la bande-dessinée. Victime de multiples sévices, la jeune Elizabeth semble avoir aussi été victime d'une vengeance personnelle, le sourire de Glasgow sur ses lèvres signant un acte de torture indicible. Cette stratégie narrative rappelle combien le récit du fait divers est assimilable à la fiction, et par là-même, dans quelle mesure réalité et fiction génèrent l'écriture sur le fait divers lui-même. Dans le cadre de cette scénarisation très spécifique, les espaces naturels, magnifiés, représentent donc de véritables temps de pause dans le récit haletant des derniers jours d'Elizabeth Short, permettant de retarder le *climax* et la découverte du cadavre et de son sourire éternel. *A Short Story,* au-delà de la simple reconstitution d'un fait divers, interroge la création artistique et littéraire, en montrant combien réalité et fiction se nourrissent, renouvelant de façon incessante le mythe du Dahlia Noir. Le récit illustré de cette tragique destinée est en effet mis en lumière par un dialogue rendu visible entre les différentes strates du passé, via les marqueurs géographiques portés par les noms de villes américaines et l'alternance de couleurs et de noir et blanc.

Conclusion

La BD polar *A Short Story* propose ainsi une lecture originale de cette affaire, visant à retranscrire « *la véritable histoire du Dahlia Noir* », cherchant à construire un portrait de la victime, au plus près du réel. Les auteurs de la bande-dessinée présentent ici une œuvre mettant en scène la chute sociale de cette jeune femme profondément seule, à l'aube de sa mort. La Nature et les paysages naturels occupent ainsi une place singulière au cœur de cette bande-dessinée, miroirs de la psyché d'Elizabeth. L'espace naturel occupe une fonction narrative dans cette œuvre, faisant office de protection et de quiétude pour la jeune femme. La BD, constituée de trois

opus retraçant les différents temps articulés autour de l'affaire criminelle, interroge, au-delà du fait divers, la capacité du réel à dialoguer avec l'imaginaire, *A Short Story* proposant une relecture de cette affaire criminelle, au prisme de l'authenticité.

Bibliographie

- Bachelard, Gaston. (1961). *La poétique de l'espace*. Paris : Presses Universitaires de France, Collection Bibliothèque de philosophie, 3e édition contemporaine.
- Bourgoin, Stéphane & Deloux, Jean-Pierre. (2006). *Le Dahlia noir : autopsie d'un crime de 1957 à James Ellroy*. Paris : Éditions e-dite.
- Ellroy, James. (1987). *Le Dahlia noir*. Paris : Rivages/Noir.
- Fresnault-Deruelle, Pierre & Samson, Jacques. (2007). *Poétiques de la bande dessinée*. Paris : L'Harmattan, MIEI n°26.
- Groensteen, Thierry. (1999). *Système de la bande dessinée*. Paris : Presses Universitaires de France, Collection Formes sémiotiques.
- Groensteen, Thierry. (2011). *Bande dessinée et narration : Système de la bande dessinée 2*. Paris : Presses Universitaires de France, Collection Formes sémiotiques.
- Peeters, Benoît. (2019). *Lire la bande dessinée*. Paris : Flammarion, Collection Champs Arts.
- Maudoux, Florent & Run. (2022). *A Short Story : La véritable histoire du Dahlia Noir*. Paris : Éditions Rue de Sèvres.

Filmographie

De Palma, Brian. (2006). *Le Dahlia Noir* [film].

Sitographie

Petit, Arnold. (2022, 11 septembre). *A Short Story : La véritable histoire du Dahlia Noir – critique au nom de la rose*. Écran Large. Disponible sur : https://www.ecranlarge.com/livre-bd/critique/1447224-a-short-story-la-veritable-histoire-du-dahlia-noir-critique-au-nom-de-la-rose